

Olivier Adam
Tout peut s'oublier



Flammarion

Tout peut s'oublier

*Olivier
Adam*

Un appartement vide : c'est ce que trouve Nathan quand il vient chercher son petit garçon chez son ex-femme. Très vite, il doit se rendre à l'évidence : Jun est rentrée au Japon, son pays natal, avec Léo. À l'incompréhension succède la panique : comment les y retrouver, quand tant d'autres là-bas courent en vain après leurs disparus ? Et que faire de ces avertissements que lui adresse son entourage : même s'il retrouve leur trace, rien ne sera réglé pour autant ?

Entre la Bretagne où il tente d'épauler Lise, elle aussi privée de son fils, et un Japon qu'il croyait connaître mais qu'il redécouvre sous son jour le plus cruel, Nathan se lance dans une quête effrénée. En retraçant l'itinéraire d'un père confronté à l'impensable, Olivier Adam explore la fragilité des liens qui unissent les parents et leurs enfants.

Olivier Adam est né en 1974. Il est l'auteur de nombreux romans, parmi lesquels Je vais bien, ne t'en fais pas (Le Dilettante, 2000), À l'abri de rien (L'Olivier, 2007), Des vents contraires (L'Olivier, prix RTL-Lire 2009), Le Cœur régulier (L'Olivier, 2010), Les Lisières, Peine perdue, La Renverse et Une partie de badminton (Flammarion, 2012, 2015, 2016 et 2019).

Flammarion

Tout peut s'oublier

DU MÊME AUTEUR

Je vais bien ne t'en fais pas

Le Dilettante, 2000 ; Pocket, 2002.

À l'ouest

Éditions de l'Olivier, 2001 ; Pocket, 2001.

Poids léger

Éditions de l'Olivier, 2002 ; Points, 2004.

Passer l'hiver

Éditions de l'Olivier, 2004 (Bourse Goncourt de la nouvelle) ;
Points, 2005.

Falaises

Éditions de l'Olivier, 2005 ; Points, 2006.

À l'abri de rien

Éditions de l'Olivier, 2007 ; Points, 2008 (prix France Télé-
visions, prix Populiste)

Des vents contraires

Éditions de l'Olivier, 2008 ; Points, 2009 (prix RTL/Lire)

Kyoto Limited Express

avec Arnaud Auzouy, Points, 2010.

Le Cœur régulier

Éditions de l'Olivier, 2010 ; Points, 2011.

Les Lisières

Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.

Peine perdue

Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.

La Renverse

Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Chanson de la ville silencieuse

Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Une partie de badminton

Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Olivier Adam

Tout peut s'oublier

roman

Flammarion

© Olivier Adam et Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-3386-8

Pour Karine

« Si tu voulais me faire Pearl Harbor,
Ça c'est fait, babe. »

JEAN-LOUIS MURAT,
« Ça c'est fait », *Baby Love*

CRYSTAL PALACE

Toutes les chaînes d'info relayaient l'incident. Sans doute n'avaient-elles rien d'autre à se mettre sous la dent ce soir-là. Depuis plusieurs semaines les mouvements sociaux occupaient la une de l'actualité. À la longue les commentateurs s'essoufflaient. Les spectateurs commençaient à se lasser. Tout était bon à prendre pour changer un peu de sujet. Nathan Forsberg continua à zapper. Partout, à un moment ou à un autre, on tombait sur ce type qui apostrophait le Président dans la cour de l'Élysée. Personne ne savait comment il avait réussi son coup. Comment il était parvenu à s'introduire parmi les journalistes qui couvraient la rencontre. Ce qui, à en croire les voix off, soulevait d'épineuses questions de sécurité. Sur toutes les images, dont seul l'angle de vue changeait, on voyait Emmanuel Macron serrer la main de son visiteur du jour, quand soudain quelqu'un se mettait à crier.

— Monsieur le Président ! Monsieur le Président !

Les caméras paniquaient un peu, cherchaient brièvement l'auteur de l'interpellation, puis se fixaient

sur un jeune homme barbu au visage émacié et au regard fiévreux. Les gestes nerveux, à bout de patience, ce dernier demeurait silencieux un court instant puis, de nouveau, s'adressait au chef de l'État, sous les regards horrifiés des gars du protocole.

— Monsieur Macron ! Je suis le frère d'Alizée Tellier. Ça fait deux mois qu'on est sans nouvelles. Rien n'avance. On a besoin de votre aide.

Un plan serré cadrait alors le Président qui dans son style habituel surjouait l'impassibilité, affectait la sourde oreille. Mais on entendait la voix insister.

— Monsieur le Président, monsieur le Président, je vous en supplie, aidez-nous, on a besoin de vous.

Ça durait un petit temps comme ça. Crispé à force de mimer la détente, le chef de l'État tâchait de continuer à sourire, sans pour autant lâcher la main d'un Shinzo Abe visiblement troublé. Mais Clément Tellier continuait. Irrité, Emmanuel Macron finissait par consentir à se tourner vers lui et à lui adresser quelques mots. D'abord pour lui rappeler que ce n'était ni lieu ni le moment d'évoquer cette affaire, nonobstant la présence du chef du gouvernement nippon sur le perron de l'Élysée. Puis pour l'assurer qu'il était au courant de la situation. Ses services étaient mobilisés. L'État français travaillait en bonne intelligence avec nos amis japonais. Il invitait le jeune homme à s'entretenir avec son directeur de cabinet. Ce dernier le recevait immédiatement. Mais quand même, concluait-il, avec ce ton de professeur qui gronde un élève tout en tentant de rester smart, ce n'étaient pas des manières de faire.

CRYSTAL PALACE

Un petit retour sur le plateau et on enchaînait avec un bref rappel de la situation sur fond d'images montées à la va-vite et illustrant approximativement les faits : Alizée Tellier, une jeune femme de vingt-six ans, s'était volatilisée deux mois plus tôt lors d'un séjour touristique à Kyoto. Elle avait quitté son hôtel un beau matin pour aller se promener, supposait-on, visiter deux ou trois temples et se recueillir dans un sanctuaire, longer sans doute la rivière dont les rives s'ensauvageaient sitôt passé le long pont de bois qui l'enjambait, s'aventurer peut-être dans l'infinie succession de collines recouvertes d'arbres cotonneux qui surplombaient les habitations et encadraient la ville, et n'était jamais réapparue. Selon l'hôtelier, elle était sortie vers 11 heures ce matin-là, sans rien emporter d'autre qu'un petit sac à dos. Il lui restait pourtant quatre nuits à passer dans l'établissement, qu'elle avait réglées à l'avance. En outre, sa valise et ses papiers avaient été retrouvés près de son lit. C'est le gérant lui-même qui avait prévenu l'ambassade de France, laquelle avait alerté la famille. Très vite, les deux frères d'Alizée, Arthur et Clément, s'étaient rendus sur place. Séjournant à Arashiyama, le quartier dans lequel elle avait été vue pour la dernière fois, ils avaient cherché leur sœur partout où ils avaient pu, et aussi longtemps que leurs ressources le leur avaient permis. Après avoir écumé les lieux et lancé de multiples appels à témoins, ils avaient fini par convaincre des autorités locales d'abord rétives de mener une enquête. Mais celle-ci, dans un pays où

les disparitions volontaires étaient si courantes qu'on n'avait pas vraiment l'habitude de partir en quête de ceux qui voulaient par-dessus tout effacer leurs propres traces (qui plus est quand il s'agissait d'étrangers), s'était avérée aussi molle qu'infructueuse. Les semaines défilaient et rien ne se dessinait. Sinon des conclusions définitives auxquelles les frères ne voulaient pas se résoudre. Depuis son départ de l'hôtel, personne ne semblait avoir croisé Alizée. On n'avait pas le moindre indice. Les caméras de sécurité elles-mêmes restaient muettes. On perdait sa trace à l'entrée de la forêt de bambous de Sagano, comme si elle s'y était enfoncée pour ne plus jamais en sortir. Il fallait croire qu'elle s'était, comme tant d'autres au Japon avant elle, littéralement évaporée.

Ainsi se concluait la plupart des sujets. Avant de passer à autre chose. Comme si l'affaire était close depuis longtemps déjà et qu'au fond la démarche de Clément Tellier auprès du président de la République relevait de l'acharnement. Du baroud d'honneur. Mais Nathan le savait : à l'image de l'interpellation sauvage qui avait eu lieu le matin même, les frères ne désarmeraient jamais. N'arrêteraient pas tant qu'ils n'auraient pas de réponse. Contrairement à la police japonaise, ils ne croyaient pas une seconde que leur sœur ait pu organiser sa propre disparition, ni s'être suicidée dans une forêt profonde ou en sautant du haut d'une falaise. Ils ne lui avaient jamais connu le moindre goût pour la fuite, ni de tendance dépressive. Elle n'avait même

CRYSTAL PALACE

jamais été du genre à laisser sa famille sans nouvelles plus de quarante-huit heures d'affilée. D'ailleurs quand elle avait disparu c'était son sixième jour au Japon et jusque-là elle avait veillé à tenir sa famille informée en temps réel de chacune de ses visites, de chacune de ses rencontres, de chacun de ses émerveillements, et même du plus petit des tracas auxquels, comme tous les voyageurs séjournant dans un pays étranger, elle avait dû faire face.

Elle était quelque part, ils le savaient. Elle était en vie. On allait finir par la retrouver. Et tant pis si désormais le temps s'égrainait en semaines, et même en mois.

Nathan éteignit la télévision.

*

La mer était lisse et noire. La nuit camouflait les récifs. De l'autre côté de la plage, les grandes villas se découpaient en ombres chinoises. Au large, on distinguait à peine les remparts de la vieille ville. Seul le clocher de la cathédrale contredisait la pénombre. Accoudé à la balustrade, Nathan alluma une cigarette. De là, il pouvait bénéficier d'une vue plus ou moins directe sur les terrasses de beaucoup de ses voisins, et sur certains de leurs intérieurs. C'était une résidence années 70 à l'architecture si tarabiscotée, tout en angles, retraits et décrochages, que rien n'échappait tout à fait à la curiosité. L'immeuble, à la façade incrustée de petites pierres et de coquillages,

TOUT PEUT S'OUBLIER

comprenait une dizaine d'étages. Un hôtel occupait les deux premiers. Les autres abritaient en majorité des appartements de location saisonnière ou faisant office de résidences secondaires. Tous proposaient une vue dégagée sur la plage principale et ses fameux bancs de sable blanc affleurant à marée basse, et plus loin sur la baie constellée de forts et d'îlots que fermait une pointe s'enfonçant loin dans la mer.

Ils n'étaient pas nombreux à vivre là à l'année. Et moins encore à veiller à cette heure avancée. Au quatrième, une lueur bleutée trahissait à travers des rideaux fermés un téléviseur devant lequel devait somnoler un couple de touristes anglais – les Britanniques fréquentaient la station en masse. Au cinquième, un couple baisait. Ils avaient laissé une lampe de chevet allumée mais c'était dommage, on ne distinguait presque rien à cause des draps et des reflets sur les vitres. Au sixième, un dîner s'achevait. On en était aux liqueurs. La vitalité apparente des conversations tranchait avec la moyenne d'âge des convives. Les Lenoir aimaient recevoir. Et rares étaient les soirs où ils dînaient seuls, que ce soit dans leur salon ou sur leur terrasse aux beaux jours. Il arrivait régulièrement que des vacanciers se plaignent du bruit. Du tintement des verres et des couverts, de la musique, des rires et des éclats de voix dont le volume ne diminuait en général que vers deux ou trois heures du matin. Sûrement des jeunes, s'insurgeaient alors leurs voisins de circonstance. Ils se gouraient sur toute la ligne. Les Lenoir allaient sur leurs quatre-vingts balais. Mais ils aimaient toujours autant faire la fête.

CRYSTAL PALACE

Sur la terrasse d'à côté, Jorgen, un Danois tout en muscles et coiffé à l'ancienne mode des footballeurs – court et bouclé dessus, nuque longue à l'arrière – prenait l'air en slip rouge. Ce type ne semblait pas craindre grand-chose. Ni le froid ni le ridicule, en tout cas. Nathan ne l'avait jamais vu beaucoup plus vêtu que ça depuis son emménagement. Il ne le connaissait pas vraiment. Le saluait tous les matins d'un coup de menton et ça en restait là. Au moindre rayon de soleil un peu sérieux, il le voyait quitter son salon, s'installer sur sa chaise longue en terrasse et, quasi nu, s'offrir à la grande lumière. Même en plein hiver. Il n'avait aucune idée de ce que ce type pouvait bien fabriquer de sa vie en dehors de ça. La semaine, Jorgen vivait seul dans son appartement immense. Nathan l'apercevait parfois dans son salon, devant son ordinateur. Mais toujours à moitié à poil. Tous les vendredis soir, une femme superbe, sans doute d'origine indienne mais qu'est-ce qu'il en savait, le rejoignait pour le week-end. Chaque samedi et chaque dimanche à l'heure du brunch, Nathan les entendait haleter. En général c'était le signal. Pas besoin de montre ni d'alarme. Il était temps d'aller bosser.

— Pas encore couché ?

Il leva la tête. De sa terrasse au huitième, Lise lui faisait signe. Le bout incandescent de sa cigarette s'agitait dans la pénombre.

— Ça va ?

Elle répondit d'un geste vague qui voulait tout dire. Nathan lui proposa de le rejoindre. Deux

minutes plus tard elle sonnait à sa porte, traversait le salon et s'effondrait dans un des fauteuils tournés vers la baie vitrée. C'était devenu le sien, à force. Son poste attiré. Ils vivaient seuls l'un et l'autre et l'un au-dessus de l'autre. Avaient divorcé à quelques mois d'intervalle. Il arrivait que le besoin de compagnie se fasse sentir. Ils avaient pris leurs habitudes.

— T'as entendu les infos à la radio ? l'interrogea-t-elle alors qu'il lui tendait un verre de whisky.

Il la regarda sans comprendre. Ne se rappelait pas lui avoir jamais parlé d'Alizée Tellier ni de ses frères. Il lui avait bien sûr raconté en long en large son récent séjour à Kyoto mais s'était concentré sur le récit de ses propres recherches. Et puis il percuta. Elle parlait de la manif parisienne du jour. Ça avait encore dégénéré. Des dizaines de black blocs s'étaient mêlés au cortège et ils avaient tout pété. Les affrontements avaient été particulièrement violents. La répression particulièrement brutale et approximative. Une fois de plus, des manifestants avaient été blessés à l'œil ou à la main par des tirs de LBD ou des grenades de désencerclement. À l'antenne les commentateurs avaient fait mine de s'inquiéter, mais on sentait bien qu'ils en frétilaient d'avance : tout cela allait mal tourner, il ne faudrait pas s'étonner qu'il y ait des morts.

— Il n'y était peut-être pas, tenta-t-il pour la rassurer. Tu peux pas savoir.

— Si, il y était. Une mère ça sent ces choses-là.

Lise s'enfonça dans son fauteuil et commença à boire son whisky les yeux fermés. Des larmes coulaient sur sa joue.

CRYSTAL PALACE

— Tu as eu des nouvelles ?

— Il y a trois jours. Ma sœur l'a croisé place de la République. Elle était à la manif pour le climat. Les cortèges ont convergé. Il portait un genre de tenue de camouflage, mais elle l'a reconnu. Quand elle a essayé de lui parler, il a pris la fuite. Elle a quand même réussi à le rattraper. Elle l'a supplié de nous appeler, de nous faire signe. Et lui, pour toute réponse, tu sais ce qu'il lui a dit ?

Nathan haussa les épaules. Même s'il avait bien sa petite idée.

— Toujours macronistes ces trouducus ? Et il l'a plantée là. Aurélie en est restée bouche bée. Elle l'a juste regardé disparaître dans la foule. T'imagines ?

Elle poursuivit sur le sujet un petit moment et Nathan l'écouta patiemment. Même s'il connaissait déjà l'histoire. Son fils parti de la maison sans prévenir pour cause de radicalisation politique. Son fils embriqué par un prof de philo, un genre de gourou d'ultra-gauche anarcho-autonomo-mon cul, qui lui avait lavé le cerveau – elle songeait d'ailleurs à l'attaquer en justice, cette enflure. Son fils décrétant soudainement que ses parents, paisibles sociaux-démocrates orphelins d'un PS en décomposition, étaient d'odieux fascistes, d'abominables dominants, d'affreux bourgeois complices de l'exploitation du prolétariat, de la dictature ultralibérale et de l'état policier qui la servait. Leur modération le faisait vomir, leur mollesse les disqualifiait, leur goût pour la nuance les érigeait en ennemis. Mais c'est leur choix, même attristé, de voter Macron

aux dernières élections pour éviter un funeste second tour Fillon/Le Pen qui avait entériné le diagnostic et achevé de le convaincre : ses parents étaient devenus définitivement infréquentables. Et peu lui importait que son père porte désormais un regard plutôt circonspect sur l'équipe au pouvoir et sa manière de conduire les affaires du pays. Peu lui importait que sa mère émette un jugement à peine moins sévère que le sien sur l'état du monde et de la société française mais qu'elle diverge quant aux remèdes, et persiste contre vents et marées à croire au vote, à la démocratie représentative, au dialogue social et à la gauche réformatrice si elle existait encore. Chaque soir à table le ton montait et virait aux insultes.

— Tu aurais vu Gabriel à l'époque. Il était comme... embrigadé. Comme s'il avait été recruté par une secte. Avec ses discours complètement déconnectés et qui n'offraient pas la moindre prise. Des raisonnements tautologiques. On pouvait lui dire n'importe quoi pour le contredire ou tenter de lui faire voir les choses autrement, de façon plus complexe ou nuancée, il réfutait tout. Tout ce qui pouvait ébranler le discours qu'on lui avait fourré dans le crâne. Le monde tel qu'il avait décidé qu'il était. Il nous regardait comme si on était des demeurés. Des gens naïfs. Tu aurais vu la morgue. Le mépris...

Nathan savait tout ça. Et jamais il n'avait trouvé le courage de suggérer à Lise qu'il y avait peut-être autre chose. Que toutes ces engueulades n'avaient sans doute été qu'un prétexte. Que son fils s'était sans

CRYSTAL PALACE

doute tiré et l'avait rayée de sa vie pour d'autres raisons. Elle n'en démordrait jamais, il en était certain.

— Si tu sais qu'il est à Paris, lui avait-il demandé un jour, pourquoi vous allez pas là-bas le retrouver, toi et ton ex ? Pourquoi vous essayez pas de le coincer et de discuter avec lui ?

— Alain ne veut plus entendre parler de lui. Ça fait longtemps qu'on a son adresse, tu sais. Un de ses copains d'ici, avec qui il est toujours en contact, a fini par nous la donner. Apparemment, il squatte chez un responsable de son organisation. Mais Alain dit que c'est à Gabriel de faire le premier pas, de répondre à nos textos, de nous adresser un signe, de présenter des excuses. Et puis aussi, Gabi est majeur maintenant.

— Et toi ?

— Moi ? Moi j'y suis déjà allée, qu'est-ce que tu crois ?

— Et alors ?

— Je l'ai vu. C'était il y a six mois, peut-être.

— Et tu as pu lui parler ?

— Si on peut appeler ça parler. Il était si fermé. Je ne le reconnaissais pas. Impossible de faire le lien, tu comprends. Le lien entre mon petit garçon et ce jeune homme méprisant, dur, cassant.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il ne voulait plus nous voir. Que nous n'étions pas « compatibles ». Tu imagines. « Compatibles. » Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et elle avait fondu en larmes.

TOUT PEUT S'OUBLIER

Lise se tut et le bruit de la mer se chargea de tamiser le silence. Nathan l'observa siroter son whisky tandis qu'elle le regardait par-dessus son verre. Elle semblait perdue. Elle devait se sentir si terriblement impuissante. Il connaissait bien ce sentiment lui aussi. Ça le rongea même en permanence. Sur la chaîne hi-fi, Nino Ferrer chantait *La Rua Madureira*. Il se leva, monta le volume et fit signe à Lise de le rejoindre. Elle s'essuya les yeux, haussa les épaules. Lui offrit un mince sourire un peu forcé. Mais elle finit par se lever à son tour. Leurs mains se joignirent et leurs corps se collèrent. Ils avaient l'un comme l'autre la texture de l'épuisement et de la détresse. Nathan plongea son visage dans le rideau noir des longs cheveux de Lise, cala son crâne dans le creux de son épaule, et ils dansèrent lentement dans la nuit salée.

*

Lise dormait. Ce n'était pas la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble. Ils avaient déjà partagé le même lit. Mais ça s'était toujours arrêté là. Ils s'étaient toujours contentés de s'assoupir côte à côte. Ni elle ni lui n'avaient la tête à autre chose, il fallait croire. C'était juste agréable, de temps en temps, de ne pas dormir seul. De sentir la chaleur d'un corps près du sien, de pleurer ensemble leurs disparus, de les évoquer à voix basse avant de sombrer dans le sommeil. Elle y était parvenue bien avant lui.

CRYSTAL PALACE

Il se leva et fit le tour des pièces. Comme s'il y cherchait quelque chose. Ou quelqu'un. Le salon longé par la baie vitrée et la terrasse donnant sur la mer. Sa collection d'estampes et d'objets ramenés du Japon. La cuisine et ses dizaines de céramiques sorties de l'atelier de Jun. La deuxième chambre et le lit où Léo ne dormait plus qu'une semaine sur deux, les derniers temps. Il alluma les lampes. Des tonnes de peluches Totoro, de chats-bus et de figurines de mangas surgirent des ténèbres. Des affiches d'*anime* produits par Ghibli. Des tas de monstres en plastique commercialisés par Bandai. Tout ça n'en finissait pas de lui broyer le cœur.

Il éteignit et rejoignit Lise dans ce lit où il avait si longtemps dormi contre Jun. Avant qu'elle ne décide, il y avait de cela maintenant près d'un an, qu'elle en avait marre de lui. Qu'il était trop ceci ou pas assez cela. Qu'elle ne l'aimait plus. Qu'elle avait fait trop de concessions et lui pas assez, même s'il avait fait au moins celle de quitter la petite maison perdue dans la campagne où il vivait de l'autre côté de la Rance pour s'établir ici avec elle, dans cette résidence années 70 avec vue sur mer et coquillages incrustés dans le crépi des façades. À entendre Jun, ça ne ressemblait à rien de vivre en Bretagne si on n'était pas au bord de l'eau. Ça n'avait aucun sens de rester comme ça au milieu des vaches, des chèvres et des champs de choux. Les hortensias et les roses trémières ne suffisaient pas à compenser. Et tant qu'à faire elle préférait ce côté-ci de l'aber. Elle le trouvait

plus doux, plus coquet, plus chic, plus « civilisé », plus « british » que son coin de terres agricoles et de prés humides, de chemins boueux et d'austères bâtisses taillées dans le granit. Cela convenait mieux à ses goûts et à la vision qu'elle avait de l'Europe, quand bien même elle la savait factice. Ce déménagement lui avait coûté à lui aussi, mais bien sûr ce n'était pas comparable. Elle avait quitté un continent, un pays, une ville, sa famille, ses amis pour s'installer avec lui. Il pouvait bien faire l'effort de se déplacer d'une vingtaine de kilomètres pour vivre avec elle.

Il se recoucha. Lise grogna dans son sommeil. S'agita un peu et posa soudain sa main sur sa queue. Nathan ne s'en froissa pas. Ce n'était sans doute pas intentionnel. Ça pouvait arriver. Le sommeil était parfois traître. Salement équivoque. Elle devait le confondre avec son ex. On ne perdait pas ses habitudes en un clin d'œil. Vingt ans de vie commune et de nuits partagées ne s'effaçaient pas d'un coup de gomme.

C'est Gabriel qui avait été la cause profonde de leur séparation. Du moins c'est ce qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de se dire. Leur couple n'avait pas survécu à la déflagration. Au chagrin. Et à la tentation de tenir l'autre pour coupable. Chacun se renvoyait la paternité des mots qui avaient été prononcés et s'étaient révélés irréversibles. Des mots qui avaient poussé Gabriel à claquer la porte pour ne

CRYSTAL PALACE

jamais réapparaître. Les engueulades étaient devenues si violentes. Chaque jour ça empirait. Et quand ce n'était pas la politique qui mettait le feu aux poudres, il fallait encore qu'ils s'écharpentent sur l'assiduité toute relative de l'adolescent en cours, ses notes en chute libre et le temps qu'il passait dans des rassemblements de protestation à Rennes ou à Nantes, voire à Paris, et dont Lise soupçonnait qu'ils n'avaient rien de pacifiques. La sympathie qu'affichait leur fils pour les black blocs, au moins pour les provoquer, les rendait complètement dingues. Ils avaient de plus en plus de mal à se maîtriser. Au fond, jamais ils n'avaient réussi à discuter vraiment avec lui, à argumenter. Très vite ils s'emportaient, ne parvenaient pas à se contenir devant les provocations du gamin, ses leçons de morale et ses accusations, et inévitablement la discussion dégénérait. Gabriel n'était qu'un petit con, inculte et influençable, manichéen et simpliste, dogmatique et intolérant. Il les traitait de fascistes mais en définitive c'est bien lui qui rêvait d'une dictature, fût-elle celle d'un prolétariat auquel il n'appartenait même pas. Il leur reprochait d'ailleurs leur embourgeoisement sans réaliser qu'il profitait à plein et depuis tout petit du confort dans lequel ils vivaient : ah il était beau, le petit gauchiste anarcho-trotskiste qui passait ses vacances en Italie ou au bout du monde, avec ses pompes de marque, ses vêtements siglés, sa console vidéo et son smartphone à huit cents balles. L'adolescent les avait pris au mot. Dieu savait comment et de quoi il vivait désormais.